

Camille Aubaude

PARISII



Bibliothèque Francopolis n° 12

Septembre 2024

Parisii est un prolongement du *Mythe d'Isis*, et une première édition de *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Paris*.

Posant l'énigme de la violence en 2024, ce recueil s'inspire du parcours de la crypte de Notre Dame. Des merveilleuses abeilles laissées pour compte aux sphynxes de l'Hôtel de Salé dans le Marais, les gens qu'on ne voit pas sont mis sous les projecteurs de l'actualité, tandis que les lieux appellent à une vision poétique. Événements et lieux sont interchangeable.

« On ne sait jamais ce qui se passe. On sait seulement ce qu'on veut qu'il se passe. C'est comme cela que les choses arrivent. »

Les pieds sur terre, émission radiophonique (*France Culture*) de Sonia Kronlung.

Toi, Paris viens répandre tes songes dans mes jours et mes chambres.

— Il est un endroit où la joie, la lumière se diffusent.

— C'est la Folie, c'est la Mort.

— Amour et Sagesse veulent atteindre le port.

— La course est pleine d'embûches si jamais tu t'endors.

— Ô Paris infortunée, je t'épouse tendrement, humblement, avec fidélité.

— Sois magique et vivante, je célèbre ton passé !

— Et renais chaque jour dans les arcanes du Ciel.

Prince, les Prudents de jadis sont nimbés de souffrances.

— Les heures de gloire sont ton envie,

— Et les amants des nues empourprées de l'Aurore.

— La Déesse joute avec le Ciel.

AVANT DIRE

Dans *La Cité des Dames*, Christine de Pizan écrit que la femme qui relate l'histoire de sa ville ne peut omettre les débats de son temps.

C'était la fin de la guerre de Cent ans. Les débats sont oubliés, alors que les poésies demeurent.

Paris, où j'ai glané ces récits au début du XXI^e siècle, est une mégapole faite de villages. Elle n'a pas un, mais trois visages : ses monuments, ses jardins, et un visage secret, celui d'Isis patronne des Parisii, le peuple gaulois qui naviguait sur la Seine.

L'émerveillement de ce visage fait échapper au « spectaculaire » lifté, dont les mises en scènes prolifèrent. Parmi ces visages, j'ai reconnu le Paris qui n'est pas montré, qu'il s'agit de deviner et dont le plan est donné dans mon *Mythe d'Isis* (Paris, 1997), la continuation de la légende de Paris ville d'Isis.

L'écriture est un éternel recommencement et son écrin est Lutèce-Leukotékia-Lutecia (la ville romaine) ou Paris (la cité druidique), la ville-phare de la pensée et de l'art ?

Pleine de nuances douces et violentes, Paris est le point d'ancrage d'une force et d'une profondeur indescriptibles dont témoignent les nombreux sens donnés au nom latin *Genovefa* (Geneviève) qui, au V^e siècle, absorba Isis myrionyme et panthée pour devenir la patronne de Paris.

Les lieux spirituels de Notre-Dame, Saint Germain des Prés, et Saint Germain l'Auxerrois (thuriféraire de Geneviève), Saint Gervais, Saint Eustache, Saint Sulpice, Sainte Élisabeth de Hongrie et d'autres sont des portes ouvertes sur le ciel. Il s'agit de parfaire les visages de Paris sans les fixer dans une marchandisation.

Le monde originel a trouvé en Égypte pharaonique son grand théâtre : il est à jamais le modèle.

Je vous décevrais si je peignais Paris. J'ai choisi de transcrire des paroles glanées — brèves de comptoir. Ma technique est celle du tissage, par lequel se fixe la couleur des fils. Les graffitis et les chansons de Paris sont tout à la fois mes rêves-mystères, mon livre de l'heure, mon voyage en Orient, la fragile forteresse de ma poésie résistant à la compassion.

Revenez apprendre ce qui se cache dans les ondines enveloppées des anciennes énigmes. Le retour est une belle façon de comprendre le présent du monde. Sous forme de Serpent, Isis parfait les visages de Paris.

Les « images » autant que les voix humaines font foi sur la terre où le chant ouvre grand les Cieux.

Nota Bene – J'utilise à faible dose l'écriture inclusive pour explorer la parole mutante des années 2020.

/ʔ/ le point d'ironie, redécouvert au Musée Carnavalet, remplace les *smile* tellement usités dans une société dépressive.

1 – Abeille

Les Parisien-nes ressemblent aux Abeilles terrassées par les pesticides.

Leurs cerveaux déconnectés par la pollution — ozone, monoxyde de carbone, particules fines — oscillent d'ouest en est pour s'égarer dans la grisaille.

Les Parisien-nes portent leur miel aux Reines noires du monde des géants d'*Apple*. Elles œuvrent, durant leur vie terrestre consumée dans des thérapies faites de spectacles. Les artistes étrangers disent qu'il n'est pas d'autre ville pour présenter « une offre culturelle » si importante.

Leurs coups d'éclat masquent le fait que nous respirons mal dans la nuit sale des pandémies et des maladies dégénératives (fibromyalgie, Parkinson, Alzheimer, maladie de Charcot, cancers multiples, *etc.*), dont la violence sournoise nous phagocyte. Nous tombons comme les abeilles.

La Mairesse actuelle dont le nom renvoie au Quichotte publie un livre où elle écrit qu'à Paris aujourd'hui « ON MEURT DE POLLUTION ». Hier aussi.

Quel rôle joue l'État ? Qu'attend-il des citoyens en leur offrant des « Arches citoyennes » dans des locaux d'hôpital ?

Mes gestes se déconnectent, mes pensées se divisent. J'erre chaque jour dans une léthargie qui m'empêche de donner mon miel. Dans cet état où je ne tiens debout qu'à force de tremblements, je peux me mettre en colère, crier, revendiquer.

C'est comme si j'étais étendue dans la salle de réanimation d'un des hôpitaux délabrés que l'État met en vente : Saint Vincent de Paul, où était mon éditeur L'Ours blanc, l'Hôtel-Dieu, près de ma maison, et à Villejuif, Paul Brousse, où ma mère souffrait en gériatrie, parmi tant d'autres qui souffraient encore plus, hurlant leur désespoir. La gériatrie devient l'abécédaire des citoyens, des Parisiens, de « l'humain » à la langue parasitée.

Les terres agricoles empoisonnées accueillent nos formidables bâtisseuses, les merveilleuses abeilles qui pétrissent et chauffent la cire là où c'est utile pour faire du miel. Elles deviennent folles au point d'aller vivre à Paris, leur refuge, car l'être humain n'y déverse pas autant de pesticides que dans les campagnes.

Faire du miel à Paris, c'est comme faire de la poésie...

Il y a eu deux cercles de fortifications, sous les rois Charles V et Philippe Auguste. À présent, les voies périphériques constituent les fossés de la ville de plus de deux millions d'habitants. Il y aurait sept millions d'habitants en banlieue. On a dit aussi quatorze. On ne sait plus compter.

*

* *

Rue Marat à Ivry, des barres de béton doublent des rails de métro : ces cages à lapins érigées par des idéologues, ces blocs de béton me font regretter les alvéoles des ruches modelées par les pattes-outils des abeilles.

Je dîne chez des enseignants-chercheurs que le prix des logements parisiens oblige à habiter à moins d'une heure de la Sorbonne et du Quartier latin. Les commerces qui les alimentent se nomment « Robinson ».

Des ruches au miel fade et sans saveur.

L'État vend du « bio ».

Ivry, Évry, Créteil, Montreuil, Massy Palaiseau : les villes nouvelles sont pensées sur le même modèle qui nie la mélodie sombre et envoûtante de Paris. Personne n'a le droit de rien dire.

La beauté de l'être humain ne peut se révéler dans l'espace public, où les actes de purification deviennent des projets culturels liés « à l'occupation transitoire » de lieux en attente de rentabilité, avec le grand outrage de dédaigneux « logements sociaux ».

La pâleur des gens, leur haleine fétide se mêlent aux volutes de la pollution. Alors qu'au II^e siècle, Lutèce conservait le Feu, en 2024, lors des Jeux Olympiques, l'exceptionnel talent de Paris est sous le signe de la réduction : réducteurs de têtes, réducteurs d'espace, réducteurs d'avenir et d'espoir. Les décombres de la Porte Maillot montrent que la Paix des Jeux Olympiques est sous l'emprise de la violence.

Les criminels passifs sont les plus dangereux. Les citoyen-nes doivent montrer leur QR code pour rentrer dans ce qui reste d'appartements habitables, pas encore convertis en hôtels, en commerces ou musées.

Le pouvoir veut un peuple sans histoire(s) ni bric-à-brac. Ni baguenaudes, ni ballades, ni folâtries, ni fatrasies ? Les idéologues se défoulent en spéculant sur l'entassement des cités, qui tout à la fois divisent et grossissent, tandis que Harpocrate, dieu du Silence, pose son index sur ses lèvres dans une ruche mal aérée.

Revenue au cœur de Paris, quel bonheur de glaner des paroles dans les cafés près des monuments, même quand on est asphyxié de polluants. Des chansons tournent dans les têtes comme des milliers de lunes qui déroulent dans la ville leur voile éblouissant.

Les cloches de Notre-Dame sonnent à toute volée non pour une fête mais pour saluer la visite du Président des États-Unis d'Amérique. Un des hommes les plus puissants du monde a pris un avion géant parce qu'il avait un rendez-vous ?

Parisiens-Parisiennes ne savent pas que la toute première cathédrale gothique va brûler, que sa flèche va s'effondrer, que toute cette dévotion va se réduire à un « jeu de la feuillée », quelques scènes, quelques sketches, ou de la poésie en brèves de comptoir, comme sous Staline, poète lui-même ?

*

* *

Je vois un arc-en-ciel comme une porte ouverte sur l'azur où les abeilles volent en huit : elles indiquent à leurs congénères la source du pollen qui les fait vivre.

Parisien-nes, Banlieusard-es, peuples lacustres des Philippines : des alvéoles s'agglomèrent sur la planète, comme autant de ruches travaillant et se déplaçant dans les airs.

Je deviens esclave de l'identité que je me suis forgée au mépris de la chair, et pour rompre le pain de la solitude.

La ruche du centre de Paris est livrée à des destructions sans précédent, des travaux pour les Jeux. Alors jouons maintenant... Pareils aux abeilles mâles, les ouvriers doivent habiter des baraquements précaires sur les chantiers. Les trajets en lointaine banlieue coûtent cher et le sort des abeilles mâles qui meurent après l'accouplement n'est pas enviable ?

J'ai arrangé ma ruche par intuition, pour ne pas me consumer en secret.

Les Parisien-nes qui continuent à vivre au centre de la ville sont considéré-es comme riches. C'est pourquoi les logements exigus qu'ils ont achetés très cher sont dévalorisés par les logements sociaux, comme furent expropriés par les grands capitalistes les travailleurs courageux et honnêtes dans *Les Raisins de la colère*.

Ceux qui restent par amour de l'histoire de Paris, de l'architecture et de la beauté n'existent pas pour des promoteurs qui n'ont jamais assez, ni pour les politiciens sans émotion.

Alors ils partent, appauvris par les impôts et les charges, abrutis par le bruit, pour ne pas mourir de pollution à Paris.

2 – La guerre-mère

Septembre 2015, encore une rentrée des classes.

Ah ! l'émerveillement, le monde magique de l'enfance qui mène au succès. De la classe de sixième jusqu'aux séminaires de doctorat, j'ai donné. Je n'ai pas envie de dire à ceux qui ont maintenant l'âge de vingt ans : « Devenez professeurs ! » Sept surdoués sur dix sont en échec scolaire.

En 2024, deux postes sur dix sont pourvus. Pas fous.

Revenons en 2015 où l'on a la naïveté de croire que tout se remet en place... j'ai parlé des visages de Paris, la face ravie, des joues grandioses et les écrits qui nous libèrent des outrages qu'élabore la loi du plus fort.

Des êtres sans famille, sans pays, seuls mais voyageant en hordes envahissent les pays riches de l'Europe — riches et endettés, beaux et pollués, forts et captifs de l'énergie. Sur les visages des réfugiés, j'ai vu tout ce qui m'a renvoyée au mythe d'Isis, une réserve de beauté magique. Quel édifice a présidé à la construction fragile de l'Europe pendant huit siècles ? Quand la toute première église a offert un grand foyer intello, est née la Sorbonne qui a rayonné sur le monde. Et l'Europe a édicté des lois.

La version « migration » est celle que nous donne l'État. Jusqu'à la Révolution, les restes de la Patronne de Paris, Sainte Geneviève qui a transmuté Isis, ont été promenés dans une chasse qui figurait une église. Ils ont brûlé les os, l'église et ont pourtant réussi à rédiger les Droits de l'homme, blanc-seing aux martyrs, aux guerriers, aux terroristes, tandis que les pacifistes convaincus sont jugés comme des traîtres et tués, au mieux, internés.

Telles les femmes créatrices qui refusent d'obéir.

Septembre 2015, rentrée des classes, mimétisme de la violence, rébus de la guerre « mère de toutes choses » (Héraclite). Les vigies de notre civilisation évaluent l'afflux des réfugiés en Europe entre janvier et août 2015 à 380 000 âmes. Notre Dame dont la première pierre a été posée en 1163 tremble pour sa Forêt. Les fabricants de discours ne parlent pas de guerre. Ils savent choisir le moment.

*

* *

En quoi les « révolutionnaires », enseignés à l'école laïque, publique et obligatoire participent au geste fondateur ?

Exilée de mon propre chef, mais agie par la société (études de lettres, révolte, viol collectif, *etc.*) à dix-neuf ans, à une époque où le trauma était montré mais pas quantifiable, je vis la tristesse des migrants en pensant aux ossements de l'Isis parisienne, volés ou dévorés, comme le cœur des Chrétiens près de Palmyre. Ces hommes ayant quitté un pays en guerre n'ont pas subi le mal absolu, comme la femme déshonorée parce qu'elle n'a pas été cédée vendue à plus fort qu'elle, et qu'elle n'a pas cédé. Lors des fêtes de Noël, je vois sur une amie les effets du scandale du viol des jeunes Allemandes simplement armées d'une banderole « Willkommen ». Cette amie psychiatre apprend la nouvelle en voiture et s'émeut. Ne faut-il pas les tuer, puisque la guerre est mère de toutes choses ? Un autre grand penseur laïc et obligatoire, Lao-tseu, se singularise : « Moi seul je diffère des autres hommes parce que je tiens pour précieux de « téter la mère » » (XX, traduit par Étiemble). Il devrait se taire. On ne peut rêver à voix haute.

*

* *

Dans la ville phare de Paris, qu'est-ce qu'un crime de guerre ? Quand sur les murs on montre les visages des victimes du 7 octobre 2023, des gens arrachent aussitôt les affiches.

Ah oui, on a beaucoup végétalisé Paris depuis que la Forêt de l'Iséum a été détruite. Bonne action, à l'heure où la forêt amazonienne est sans arrêt incendiée pour le grand capital mondial.

Et le lot de celles qui ont « fait la fière », comme dans la publicité télévisuelle pour le *roundup* de Monsanto avant que ce poison ne soit interdit ?

Crime de guerre, crime de haine, crime sexuel ?

Le bidon de *roundup* faisait la joie du jardinier dans cette pub diffusée à la messe de vingt heures (le bulletin d'information très suivi en famille). On voyait un jardinier muer en super costaud pour déverser le désherbant sur des mauvaises herbes. Trois fois plus grandes qu'en vrai, plus redoutables qu'une femme, elles se recroquevillaient et d'un coup se desséchaient. Jubilation du jardinier disant : « Ah ! tu ne fais plus la fière ».

*

* *

Un ami écrivain tétraplégique a renvoyé trois jardiniers parce qu'ils utilisaient le *roundup*. Il s'agit de la version civile de l'agent orange dont Monsanto a pourvu l'armée américaine pour détruire les forêts du Vietnam. Les bien portants l'ignorent. L'empoisonnement des jardins a paru « normal ». Il a fallu des discussions, des collectifs pour écouter la voix des Justes, après des décennies de pratique mortifère.

Version de l'État : « accueillons les migrants ». Ils fuient la guerre les hommes désignés par ce mot creux — encore une *nov* langue, genrée par « désir vital d'humanité »...

Ils abandonnent leur pays pour ne pas être tués.

Par qui, par quelles armes, à cause de qui... ?

Des millions d'enfants ne vont pas à l'école.

Les foyers bombardés, les tortures, les massacres, les corps sans sépulture.

Le fils, le *Wanderer* pleure à l'embouchure de la Seine, bétonnée.

La déesse Sequana était la mère des sanctuaires des Gaules, qui prospéraient hors domination romaine, hors vision du monde chrétienne.

Ô Soif de Mémoire !

Le fils accompli (*ben*), le fils encore en germe (*bar*).

Je navigue dans les boucles du fleuve.

Liquide qui tue les plantes, hordes de migrants, mauvaises plantes, mauvaises gens, qui se dessèchent comme on desséchait les corps quand les cimetières étaient pleins à craquer...

Ce sont « les tours du silence » des Parsis en Inde, qui n'ont pas la clarté des Parsis mazdéens, et mes vertigineux jeux de miroirs.

Alors on interroge l'éternel désir « d'être ensemble », pour dresser un poétique inventaire de l'ignorance.

On parcourt, on « avance » sur son petit chemin, serti de morts et de résurrections à la hauteur artistique du grand carnaval.

La miséricorde ? *Miserere nobis* (ayez pitié de nous). *Quid debetur* d'êtres humains en haillons ? Ils se heurtent aux grilles des stations de métro de la ville vendue au tourisme, où tout est disponible. Certains ont marché jusque là pour quitter les grandes villes de Syrie.

On ouvre, on ferme, « fermé la nuit, ouvert la nuit », toujours la double vocation, même pour l'église soustraite à la chrétienté alors qu'elle est un bien inaliénable au service des humbles que la langue sublime des *Psaumes* change en héros.

Rien ne change dans les discours de quatre sous, tellement avertis, faussement aimables, paroles de miel et cœur en uniforme des médias, les « grands frères ».

Aussi maladroits qu'un lépreux gangréné, ils s'affrontent selon le mode rituel des jeux de miroirs, payés par le pouvoir, si mal partagé partout, pour qui veut s'enrichir, croître, conquérir, écraser.

Agnus Dei.

« Ah ! tu fais la fière ».

Elle fixe l'œil du violeur le teint gris de douleur.

Tour du silence, forêt de Notre-Dame.

Elle se recroqueville, desséchée.

Mauvaises herbes, mauvais peuples, comme jadis les hérétiques brisaient les chaînes de la politique du plus fort.

*

* *

Et nous allons quitter la ville des migrations, la ville qui va plus loin que nous.

Le temps de recenser, de photographier pour que « ça ait du sens », la fabrique des messages marche à plein. Les chiffres se succèdent comme les perles d'un rosaire. On re-questionne. La mégalomanie glapit des fleurs fanées et des remèdes d'officines. La surveillance du grand kapital s'exerce sur les écrans, dans les foyers, sans dimension métaphysique.

Il n'est pas un jour à Paris sans entendre un journaliste — lancinant prophète — annoncer que Paris est une ville monde et que la France, c'est fini !

Marchands de soupe, qui ne savent pas traverser le Temps.

Paris qui a pratiqué le massacre de quatre mille réformés en une nuit, Paris nourrie d'actes criminels, la Grâce te soit rendue ! Chaque nouvelle génération s'enchaîne à l'argent sans lanterne pour voir le tombeau.

Dis-moi que tu ne t'enchaînes pas à la haute surveillance !

Les statistiques quantifient les ravages de l'Europe : la ruine aura lieu vers 2040.

Les nécromants rivalisent avec les « soignants » — c'est gnangnan. Les guerriers se jettent dans les flammes, les écrivains se lient à des chaînes au verbe descriptif, tandis que Lucette Destouches est spoliée des textes sur la Grande Guerre par des « résistants » de la seconde Guerre mondiale.

« Leur haine, nos mortes » (slogan 2024).

Forcément aigri, un directeur littéraire voit une jeune femme s'enfermer dans une chambre pour écrire, et s'exclame : « Pour qui se prend-elle ? »

Après le post moderne de l'ère post chrétienne, après la vague migratoire qui émeut pour masquer les profits de la Guerre, qui a prévu le Covid... ?

La maladie, la guerre, l'ère touristique, quoi d'autre ? Les comportements humains surveillés et détruits telle Camille Claudel en hôpital psychiatrique.

Soyons transversaux : toutes sortes de fanfarons s'interrogent sur la perte de sens des valeurs. L'équilibre de l'univers est rompu.

En Aulide où alla Iphigénie, il n'y a plus Artémis.

Les artistes exténués sont de bons travailleurs : ils entassent les miettes pour convoiter le grand foyer intellectuel des nouveaux riches. Et le richard rayonne en ce monde, en se branlant au soleil.

Blé en herbe, jeune pousse, si elle brille, on la baise ! Barbarella, fantasme viril de la poupée modelable. En profiter.

Roundup, mauvaises herbes, mauvais peuples, femmes bâchées et soumission pour entretenir le grand bûcher de l'édification, par les combats.

L'Ère noire boucle le cycle alimenté par les naturocides, ignorés par les « glorieuses » féministes.

Il n'y a pas de postérité, pas de transmission, on est trop nombreux.

Les ultra-moralistes disent que la France n'a pas plus de rêves qu'une ortie. C'est l'ordalie de Notre Dame et l'omerta des jeunes filles quand elles sont brûlées vives dans les poubelles de banlieues encerclées de béton. Un crime de plus.

*

* *

Devenus saltimbanques, hommes et femmes tous égaux revêtent des gilets de plastic jaune à cinq euros. Ils font bloc pour protester aux carrefours réduits en ronds-points.

Tournez manèges...

Les manifestants sont heureux d'être ensemble puisque des chefs politiques leur serinent qu'ils doivent « vivre ensemble », et d'autres sornettes pour reproduire les injustices.

Ils réclament l'entraide, mais l'expérience sensible est prohibée.

Le jaune fluo, la couleur des cocus, aussi néfaste que le vert, la couleur des fous, se porte pour dire le danger, le drame terrible de l'économie du web qui franchit la ligne rouge.

La plante ne poussant pas comme il faut se dresse devant le jardinier : il verse du poison et la frêle petite herbe qui a défié l'homme viril se tord, calcinée. Le « bon civilisé » croit encore que la Nature ne meurt pas.

Pour élire un représentant du peuple, il est recommandé de ne pas aimer la Nature à la source de sa propre culture. Au lycée, j'excellais dans les plans de discours, et dessinais sur mes dissertations des visages de femmes. Cette aptitude à argumenter m'a valu les meilleures notes en commentaire composé. J'aidais mes amies du « groupe femme » qui étaient muettes face à cet art littéraire. Les poèmes exercent l'effet d'intimidation d'un sanctuaire. Puis vinrent les sanctuaires d'Isis, les figures de l'Inconnu, les lieux dont l'atmosphère magique invite à méditer sur la fidélité à la joie divine.

Dans la crypte de Notre Dame, le port de Lutèce ressurgit en images virtuelles. Un écran inébranlable est capable d'élargir la vision. Ce vers quoi nous tendons, au-delà des ruines, est le retour vers la mer.

3 – Sphynges tourelées

Lasse d'être cloîtrée dans mon bureau, mal oxygénée, mal nourrie, ne pouvant me régénérer, je sors dans la rue Beaubourg. Les embouteillages exhalent des gaz toxiques.

Je rejoins des rues plus calmes du Marais. Les murs des Archives de Paris s'érigent contre le bruit. Je me retrouve rue de Thorigny. La haute porte bleue de l'Hôtel de Salé, le « musée Picasso » brille dans le ciel. Ah ! la beauté majestueuse des édifices de Paris... Deux sphynges protègent l'entrée.

À quelques mètres de là, une mendicante est recroquevillée sur le trottoir. J'ai du mal à reconnaître une femme. Elle disparaît sous une étoffe noire. Hélas, c'est une femme, voilée, non par vertu, mais pour tordre le regard sans finesses des passants.

Le spectre est agité. Les mains tendues, il frappe les pavés. Il se courbe vers le sol puis se relève au rythme d'un lamento. Son visage inondé de larmes est fou.

« C'est *trash* », disent les passants.

Ces bobos (bourgeois-bohêmes) chassent leur tristesse jusqu'en Thaïlande !

La mendicante s'applique à vénérer le sol. Son affectation devient futile. Sa véhémence jure avec la splendeur de l'Hôtel de Salé.

Le public du musée Picasso bourdonne en s'affairant devant le balancier humain. Il ne veut pas voir la suppliante, ni les sphynxes.

Haut portique arc-bouté dans l'air.
Démésure et rigueur, pour la genèse des rythmes.
Contorsions, stress et cris d'extase sur le trottoir
Veillés par les Déesses au Ciel atone.

La mendicante ne s'intègre pas au silence de la lumière naissante.

Comment sa transe peut-elle redevenir sacrée ?
Elle s'arc-boute pour l'argent, l'argent, l'argent... qui appelle la haine
et n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Le public continue d'entrer et de sortir pour admirer les œuvres de l'art contemporain.

Le monde des désirs n'est pas celui des pauvres. Il ignore qu'il transcrit les mirages d'ambitions allant contre la raison, et les dogmes qui livrent les peuples aux sanglots de l'exil.

L'Hôtel de Salé a été une demeure célébrant l'art de folâtrer sur les lignes de crête de la Beauté.

Ô vous, Fêtes de naguère, riez toujours au Ciel indifférent.

L'azur violet laisse filtrer les ondes muettes des pleurs, tandis que des formes liftées côtoient des images difformes : l'ensemble reflète une lumière pâmée.

C'est cela : sans attachement à la Terre, la lumière aveugle par uniformité.

Alors opèrent les géomètres. Aux temps gallo-romains, ils sacraient de vieux outils, les mettaient dans des jarres enfouies dans le sol pour délimiter les jardins.

Terrible rage de destruction des maisons ! L'Hôtel resta longtemps à l'abandon, *restructuré* dans les années 1990 par des *designers*. On a raison de se méfier des organisateurs d'événementiel qui ne peuvent être amateurs des poètes et des écrivains. Le chant funeste de la mendicante dérobe tout cela. Misère et offrande sont toujours fidèles à la démence des dictatures.

Pour quoi creuser avec tant de rigueur le lamento de l'humanité ?
Elle, martelant les pavés qui bornent sa vue
Eux, happés dans le maelström des salles de musées.

Le visiteur regarde ce qui figure dans le parcours muséal. Chaque déplacement en fait naître un autre, comme des averses, de préférence, par la voie des airs. Atrophie des forêts.

J'ai connu la rue de Thorigny délabrée, quand mes talons compensés claquaient sur les pavés qui luisaient les soirs d'orage. La rue de Laure G. était sombre et remplie de signes comme dans une gravure de Gustave Doré. Elle attirait les marginaux, les asociaux, les yeux affreux des anges déchus. J'adresse un oratorio à leurs chimères, auxquelles ils commandent avec goût.

Je vivais dans une jolie mansarde de trente mètres carrés au 79 rue du Temple, à l'hôtel de Montmort. J'étudiais et je sortais vers onze heures du soir pour la « ruée vers Laure », pâle néréide aux longs cheveux blonds qui profitait d'une carence administrative pour habiter avec Agathe en face de l'Hôtel de Salé. C'était un de ces taudis de rêves qui défient les spéculations immobilières. L'Hôtel élevait sa sinistre masse de pierres alors que j'étais lasse de me fondre dans la nuit déserte.

*

* *

La douleur de la mendiante a fait ressurgir les sensations de mon quartier du Caire en 1986-87. J'étais confrontée à la pauvreté de l'Égypte, la spirituelle Égypte où le mutisme des temples féconde les rêveries poétiques. J'avais filmé une mendiante avec une caméra super 8 dans mon quartier de Garden city, alors que ma famille attendait de voir les monuments. Silencieuse et voilée, enclose dans son éternel paradis comme la poussière spectrale d'une étoile déchue, la Mère de toutes choses est parcourue de flammes aussitôt éteintes dans des gerbes de regrets. Si l'on perd espoir, les sphynxes n'appelleront plus les dons du Ciel.

*

* *

Dans la cour muséifiée, une musique « space » résonne. Le public ressort anesthésié. Les murs sans fissures, d'une blancheur égale à l'ignorance humaine, repoussent mon regard comme s'il était un chien dont le maître tire brusquement la laisse. Les petites plantes, les concierges les arrachent au karcher, les incendient au rond-up.

Hiératiques et froides comme des géantes, les sphynxes tourelées ont des corps dessinés à merveille. Elles me contempnent :

« Viens près de nous ! » supplient ces géantes.

Elles ont assisté aux massacres des révolutions, elles enseignent qu'on ne peut rien contre elles ni contre la guerre. La poésie surgit que la peur, la honte et l'impuissance changent de bord.

Pour ces chimères, je renonce à mourir.

4 – La rue du comte Michel

J'emprunte à vélo l'étroite rue Michel le Comte, qui suit le tracé des fossés de l'enceinte de Philippe Auguste. La bicoque où viennent les poètes s'adosse au mur de cette enceinte. Un philosophe fut déposé bébé devant une porte de l'hôtel Jean Le Rond d'Alembert. Dans l'hôtel d'Hallwyl, bâti par Ledoux, a vécu le banquier Jacques Necker. Germaine de Staël y a vu le jour. En 1790, le prince d'Esterhazy a été propriétaire. Je l'ai visité lorsqu'il était en ruines. J'aurais pu y acheter deux vastes pièces si je n'avais pas été liée à ma maison de poupée du 30 rue Beaubourg, achetée en partie par mon père, et que j'ai aménagée en recollant les morceaux : la bicoque où viennent les poètes, le rempart que j'ai vu en train d'être détruit par un fiévreux investisseur, prétendant avoir du goût pour faire commerce de l'art.

Prise à la gorge par les vapeurs d'essence, je me réfugie dans une cour de la première moitié du XVII^e siècle. Les choses passées reviennent.

Ainsi que la cour aux sphynxes, cette cour d'honneur abrite la Lumière. Elle est vide. Son silence m'apaise. Un trait de génie d'André Malraux, l'écrivain-ministre a fait considérer le Marais comme un « secteur sauvegardé » (entre 1964 et 1969). Des décennies de travaux ont révélé les formes des maisons et le rayonnement de pierres, l'architecture telle une fête de la Nature.

Mes angoisses fermentent dans le pressentiment du désastre. Un titre d'un des nombreux romans de Françoise d'Eaubonne est *Le pire n'est pas toujours sûr*. J'y apparais comme chargée de cours à la Sorbonne nouvelle.

Tout est fait pour anticiper le désastre, il y a même une « édition du désastre ». Quand ? mais quand donc ? Il est toujours remis à demain.

Je téléphone à mon Cerbère : « je ne peux subir tes diktats, tu détruis mon équilibre que j'ai eu de la peine à trouver dans cette France mortifère, avec une famille toxique, des policiers criminels, une "éducation nationale" désaxée, des profs formatés à devenir les vigiles du monde unique, etc... ».

Ce type de transmission se nomme « la constante macabre ».

À mon réveil, tandis que se dissipait le dernier rêve, j'ai appris que la fonction universitaire m'était retirée. Alors que j'ai détesté « faire le prof » dans le secondaire, où je fus asphyxiée par des gaz lacrymogènes, l'enseignement supérieur m'a convenu. Je m'y sentais presque « intégrée ». L'abstraction a protégé ma sagesse hantée de la froideur de la nuit. J'y ai pourtant connu le harcèlement, le mépris et l'entre-soi viril. Tout est instauré, convenu, sans besoin d'exprimer la domination.

À observer l'état de l'enseignement, la façon dont le Ministère de l'Éducation nationale jette au rebus pour un oui pour un non les employés qui doutent au lieu de donner leur vie, je prends la mesure du désastre collectif.

Aucun ministre, aucun président n'est coupable mais, de temps à autre, des groupes se livrent au lynchage.

On les arrête à temps...

Ça recommence à chaque génération, née aveugle.

En prétendant respecter la valeur historique de maisons laissées dans un état de délabrement extrême, comme la Maison des Pages, comme la Chapelle des Ursulines, maisons violées, bousculées, l'État les rend fonctionnelles avec de l'acier, de l'inox et du plexiglas pour le développement du rendement. Les entrepreneurs multinationaux ne sont pas responsables de cette exploitation mortifère. Ils se développent quand l'uniformité tisse une toile assez solide pour placer l'humanité contemporaine en servage. Pour détruire les espèces vivantes. Pour dompter le chant des sirènes afin qu'advienne le monde unique, qui dénie les responsabilités et gratifie les gens non par l'affect, eux qui sont des gouffres de sentiments, mais par l'argent, la seule chose respectable, le vrai épanouissement ?

J'ai appris ce matin que la fonction universitaire où je me sentais utile m'est interdite. Selon la logique patriarcale, me voilà infirme ! sur la ligne de crête, puis jetée par d'éminents professeurs dans l'engrenage de la neurasthénie dont je sors en voyageant... Pourquoi ne donnent-ils pas une carte d'invalidité à tous les poètes, les non profiteurs de guerre ? Non seulement leurs dons sont méprisés, mais en plus ils rivalisent en silence. Au fond du hall, les plantes font écran à la lumière. Reste le retentissement des ombres d'autrefois, comme le passage de la crypte de Notre-Dame, où je suis sortie d'un amphithéâtre romain virtuel entourée de couleurs célestes. En réalité en Syrie, je suis passée toute seule par le tunnel où entraient les gladiateurs dans l'amphithéâtre de Bosra sans comprendre que j'étais ce mélange de grandeur et de dérision.

Un homme surgit d'une fenêtre. Couleur café au lait, il est jeune et beau, mais ses gestes brusques amputent l'air de ses volutes d'oxygène. L'homme ouvre brutalement un battant de la fenêtre et il rompt le silence en criant : « Y'a de grandes fenêtres ici. C'est chic ! »

5 – Ô Soleil mio

Cernée par la non-couleur gris-métal, comment jouir de la Vie ?

Comment me protéger de la lobotomie qui a conduit Aloïse, Camille Claudel et ma tante Julia en hôpital psychiatrique ? Les têtes chatoyantes des belles femmes hors valeur marchande sont mises au pilori. Le procès de Jeanne d'Arc est un des sommets des horreurs que les vicieux imbéciles font aux femmes, aidés par des femmes. Sous le soleil de Paris, dans la cité d'Olympe de Gouges plus de quatre cents thérapies servent de refuges.

Je cherche sous ces signes dérisoires les hiéroglyphes sacrés.

Dans un monde morbide, la longévité n'est pas un sort enviable. Il y a pourtant des relations affectives qui résistent.

Être sûre que le serpent ne se mord pas la queue, que nous ne sommes pas aliénés, ni dupes des mauvaises flammes qui rougissent le ciel et ont réduit la forêt de Notre Dame de Paris à des tronçons de charbon.

O Solo mio ! les thérapeutes de toutes les formules, les ostéopathes virtuels et les « thérapies manuelles » travaillent sur les émotions périlleuses, celles qui rendent méchant, amateur de ténèbres. Elles emplissent et rétrécissent le corps.

Les chimères s'accumulent, prennent toute la place. Il n'y a plus rien à voir, pas la moindre clarté. Les ennemis corrompus agitent ces illusions qui manquent de vaillance, débordent en troubles psychosomatiques et révèlent la peur entretenue par les malfaisants.

Ceux qui doivent se maintenir au pouvoir pour conduire la mère-patrie. Ces chimères ôtent le peu d'énergie qui reste.

Tohu-bohu.

Soleil et parole. Chamans, sorcières et mage.

Zigzaguer dans la forêt obscure
sans pouvoir en sortir au vieil âge
dans une promenade si belle
qu'on ignore qu'elle est vaine.

Belle de Charrière voulait détruire les illusions des siestes d'après déjeuner en décrivant « les petits riens ». Au temps de la publication d'*Isis*, j'ai entrepris *Ineptie*, un bêtisier de petits riens vus comme le Stryge de Notre Dame. Je ne pouvais prévoir que notre temps efface à ce point ce qui nourrit au profit de ce qui pourrit. Le nombre croissant des explorations psychothérapeutiques contribue-t-il au naturocide ? Le lot des Parisiens n'allant pas bien est d'aller d'un théâtre à un musée, ce qui vaut mieux que tous ces crimes, crimes sexuels, crimes de haine, crime de la poésie, alors qu'elle ne demande qu'à s'écrire dans un rectangle blanc.

Ce mode de vie — toujours ailleurs, entre deux choses — est mis en scène dans le film américain *Les Secrets des Autres* où s'enchaînent des tranches de vies, communes et grises, jusqu'au *Solo mio* qui capte le miracle de l'art brut.

J'ai lu *Ô Solo moi*.

Moi seul-e...?

Je saigne seule au Soleil...

O Solo mio

Je te tirais de mes doigts
Mes lèvres étaient ouvertes
nivelant les maux.

*

* *

Les Parisiens exercent leur autorité. Puis, ils cherchent à se divertir. Paris est vide car ses habitants recherchent le soleil. Mais où est donc passée la lumière ?

Avant, clopin-clopant, on « vieillissait » sans bouger = sans craindre la mort foisonnante.

Je ne demande qu'à partir au soleil pour écrire, bien qu'une amie romancière se soit sentie si heureuse près d'Aigue Morte qu'elle ait cessé d'écrire. Le besoin de soleil m'empourpre d'impossible (ou d'un possible), c'est égal, et c'est un « rêve général ». Au Caire, nous avions le soleil, mais Paris nous manquait, le rouge sang sur la scène des passions.

Sommes-nous devenus impuissants à construire ce qu'on appelle une « vie », étoiles en chute libre dans une réalité imbitable, et inhabitable ? Quand j'énonce ce que veulent mes entrailles, tel « mon besoin de soleil », j'agite le colosse de cendres de ma divinité.

J'observe mes proches. Leur conduite m'attendrit. L'un veut finir un grand livre, s'installer dans le Sud, faire ce qu'il a envie. Ils ont tous besoin de compagnie. Amoindris dans une société où ils sont rompus à consommer, ils consomment, écrivent, s'analysent pour comprendre le chagrin d'être seul.

La vase recouvre le paradis, et le limon est stérile.

Pendant cinq ans avec Thot et Arachnê, je n'ai pu écrire dans la maison des Pages après l'avoir dotée d'une dimension planétaire. Je n'étais même pas établie avec eux en ces temps où la force sacrée de Notre Dame de Paris était captée par l'Orient redevenu adversaire. L'allergie mortifère est revenue. Elle a explosé. Je ne connais pas de meilleur moyen d'éprouver la chute. Perdue dans des sensations absurdes, je suis partie pour ne pas contribuer au chagrin. Partie jusqu'à la Ceinture de Feu, à Lima, au Pérou. le grand bouleversement d'où ont surgi les montagnes des Andes.

Les thérapeutes ont pourtant insisté : « Allez-y en douceur ! »

L'Amour apporte l'espoir de changer les vieux oripeaux qui donnent de l'urticaire, l'espoir de trouver la passion et la beauté, qui manquent. L'Ange est tombé comme un furet qui bouge dans une collection de porcelaines. Ange ou Messie, il remet en place les pierres de la morne existence. Amphion, le joueur de flûte, relève les monuments qui se sont effondrés. Il y a ceux qui cassent, ceux qui jouent parce qu'ils aiment la vie et il y a ceux qui réparent pour rendre hommage aux absents.

L'amour apporte de nouveaux rituels, la dualité, les villages déserts qui me font peur, l'humidité, le froid, l'absence de nom, les non-dits, les insomnies. Je chancelle s'il faut choisir,

j'ai envie de rejoindre l'étoile où règne le silence. Ce « va-va », étrangement, me stabilise. L'erreur est stratégique. Le balancement tend à rendre libre en resserrant les liens et les lieux. La flûte est plus puissante que la gloire.

Mon balancement m'évite la folie, cette punition qui nargue la créatrice = la mauvaise plante qui fait la fière. Le bas-bleu ne peut être bel ou grand esprit, c'est encore et toujours le « grand homme » auquel s'adonne une servante qui relit et tape ses écrits. Une dame de compagnie, compréhensive, un corps de rédemption, toute lucide.

Je ne peux rien espérer de tel. Promise à l'extinction, je porte encore la charge sacrée d'Isis au disque solaire. L'*Anankê* et la langue mythique toujours nouvelle, que les mouchards et les harceleurs des dictatures n'auront pas.

Peur, manque et dépendance sont les émotions-sensations du système éducatif traditionnel, fondé sur la comparaison, la compétition et l'exclusion.

Ni écoutée, ni valorisée, je parle en abondance. Ils me questionnent. Je ne peux répondre sans attiser haine et mépris, beau corps sensible, beau corps céleste. Je balance entre deux mondes, deux luminaires qui brillent en vain.

Choisir son camp, c'est se murer.

Le médecin laïcisé se prend pour Prévert :

« Ne parlez pas de ce qu'on vous a dit. Vous digressez. Le désespoir vous fait entrer en déshérence. Exprimez avec votre pensée à vous par votre subjectivité profondément innovante ! Votre soif d'universel !

— Encore la *nov* langue... parler en bonne compagnie, c'est chercher à vivre le mal avec un cœur qui reconnaît le bien et est capable d'amour. Certains réussissent à construire des histoires, à se soucier de recettes visibles pour représenter des génocides, parler d'identité, de la sauvegarde du monde, de la paix avec l'ennemi. Toutes ces idées essaient la Joie !

— Ne vous mettez pas en rivalité avec l'homme. Ce n'est pas le même traitement pour l'homme et pour la femme.

— Vous avez raison. Il y avait un rapport d'opposition entre mon père et mon grand-père. Quand ma mère a eu sa première grossesse, le père et le fils sont partis en voyage à Bruxelles. Elle a perdu l'enfant. Mon grand-père brillant orateur a marié son fils, ténébreux et introverti. Ma mère a donné à ses deux filles des prénoms d'amoureux avec lesquels elle s'était engagée. Tant de façons d'être dépossédée de soi !

Après ? Je crois que je détruis. Je ne me sens exister qu'en étant fascinée. Pascal Quignard parlerait de phallus, là où je vois la Montagne de Lumière, l'incantation, la mer.

Le gâchis sanguinaire se répand au Moyen Orient. Plus de quarante nationalités se rejoignent dans grande tuerie ! Ils brandissent le nom d'Isis pour détruire le souvenir de gens broyés.

Les religions ne garantissent pas la diversité des cultures.

Aller vers l'Orient ne dénoue plus les écheveaux de la surpopulation.

*

* *

J'étais la seule femme à conduire dans la vieille ville de Damas. Les hommes touchaient ma BX noire à toit ouvrant, que je devais ajuster entre les deux trottoirs, tout en regardant les échoppes aussi animées que les rues.

Quoiqu'il arrive, en logeant chez les Sœurs, je trouvais un objet à chérir. Je n'avais pas d'argent pour acheter des icônes, ni les meubles incrustés de nacre que je souhaitais apporter à la Maison des Pages.

Années 1990. Vingt ans après, pourquoi prolonger la dégradation ? Les Présidents qui guerroyent sont accompagnés de femmes méchamment ambitieuses.

Voyez la chanteuse Marianne Faithfull déclarant pour un journal de haut niveau, *Paris-Match* que la beauté lui a été néfaste... et peaufinant cet entretien avec son amie Carla Bruni au visage sans expression !

Ce n'est pas en racontant des histoires sans le grand vitrail médiéval et sans les résonnances des grandes orgues que l'on arrêtera les profits qu'engendre la guerre tandis que les « psys », et les « profs » grouillent dans les ténèbres.

6 – Révolution-s

Au lendemain de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, la marée des marcheurs antiterroristes afflue dans ma rue : ils défilent, mécontents des massacres, que les médias ne relaient pas. Ils sont en deuil, ils se taisent.

La France souffre dans le silence des bien-pensants.

En haut, en bas, du Nord au Sud, je ne suis pas fière de vivre dans un pays où des terroristes massacrent la rédaction d'un journal satirique. Le Bataclan est la grimace de Gwynplaine, l'homme qui rit, dans le ventre de Paris, et les décombres de Notre Dame une plaie ouverte dans son cœur. Des jeunes venaient danser dans le grand tohu-bohu des chefs élus et divisés, voulant être adulés comme des dieux.

Le soir du massacre, les médias agressent
sexuellement une femme politique
dont je ne partage pas les idées.
Ils disent que son parti est sexiste !
Ils chantent : « Femmes debout »,
ceux qui placent l'Arabie Saoudite
au Conseil des Nations unies !

Pourquoi le peuple n'est pas content ?
Eh ! oui, la chair à canon de la mondialisation

défile sous le soleil d'hiver,
la pluie fine et le ciel voilé de fumées.

Pourquoi le cul de Marine Le Pen ?
Ils appellent cela « humour ».
Ainsi ils caricaturaient Marie Antoinette couchant
avec ses fils, voire ses chiens.
« De grands enfants » dit-on.

La suite, nul ne l'ignore.
La vulve de la Princesse de Lamballe exhibée
au bout d'une pique, les décollations en série
et à présent les Islamistes qui se baignent
dans le sang des Chrétiens d'Égypte
quand les hautes technologies
nourrissent la tyrannie.

Révolution, profanation,
échec structurel des élections
paroxysme de la caricature de Paris.

Je ne suis pas l'Autre. Je suis moi et personne d'autre.
Je ne suis pas double, poètes en droit d'observer.

Pas la horde de gens sur les trottoirs de Paris
guidés par la télé, uniformisés par des intellectuels
ivres de leur superbe.

Oh ! ils respectent les femmes, les glorifiant pour les contrôler.
Oui ! ce pays est beau, beau, si désorienté qu'on égorge ses prêtres.

Et toi, es-tu en haut, es-tu en bas ?
Ta bouche se coud et tu as peur.

*

* *

La Joie unit la Nuit au Jour
pour aimer le Ciel
où se déploient les Astres
de la Reine des Mystères, Isis
Éveil, Amour ineffable et néant.

Lais et rondeaux
journal et solitude
mythème et salvation
brisure et guérison
musique et renaissance
présence, désir, boutures
du burlesque des rêves
des cellules du corps
des bleus de l'esprit
maturité, où je chante
patience et vigueur
sagesse gnomique
non exempte d'extase
et d'ivresse sacrée
Amoureuse Nature
qui danse vibre
de féeries et de satires
dans le bois des chalets
des masures des taudis de rêve
éclipsant le palais virtuel
d'une autre Naissance.

Puisse la Déesse nous sourire !



Notice bio-bibliographique de Camille Aubaude

C'est sa *Lorelei* qui la fait connaître et l'envoie à New York début 1987, année où elle quitte le Caire après avoir écrit la première version du *Mythe d'Isis*.

Elle a convié dans son *Voyage en Orient* l'actrice Marie Hélène Breillat et le musicien Julien Weiss. Son récit gothique, *La Maison des Pages*, est lié à son exil en Syrie-Jordanie, et son chef d'œuvre, *Poèmes d'Amboise* (2007), est traduit par plusieurs universités étrangères. Suivent des recueils touche-à-tout parmi lesquels des folastries, des poèmes satiriques et des récits de rêve. Ses chroniques de films, ses photographies et ses articles universitaires ont un caractère poétique et philanthropique.

Le Mythe d'Isis figure dans de prestigieuses bibliothèques et des lieux d'exception, où il est exposé. Publiée dans la cartographie de la poésie contemporaine dirigée par Jean-Luc Favre-Reymond, *Dans une autre demeure* (2022), Camille Aubaude a été classée première « pour son caractère novateur et de haute tenue littéraire » (Eric Poindron, écrivain, le 26 juin 2022). C'est une des plus fines poétesses de la France des années 2000. Une écriture élégante, cultivée et magique.

TABLE

AVANT DIRE	3
1 – ABEILLE	5
2 – LA GUERRE-MÈRE	7
3 – SPHYNGES TOURELÉES	12
4 – LA RUE DU COMTE MICHEL	15
5 – Ô SOLEIL MIO	16
6 – RÉVOLUTION-S	20
NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE CAMILLE AUBAUDE.....	23
TABLE	24

